

« parce que » je suis son unique héritier. Il vit comme un ours dans une maison sombre et mal tenue, son intelligence s'éteindra lentement dans le vide qu'il orléa autour de lui, son corps se décrépita déjà, et il mourra sans avoir joui de sa fortune. Il a cinquante-sept ans à peine, et il paraît mon aîné de dix ans.

Et le colonel se redressa légèrement, en tirant une nouvelle bouffée de son cigare.

Cependant, Gabrielle ne paraissant pas, et l'heure s'avancant, Robert se décida à prendre congé.

— Puis-je compter que vous me ferez le plaisir de souper avec moi demain et tous les jeudis ? demanda le colonel, le reconduisant vers la porte. J'ai un petit nombre d'amis qui viennent chaque semaine me tenir compagnie, et après le repas, nous faisons une modeste partie de whist ou d'écarté.

Robert accepta avec empressement, en serrant la main qui lui était tendue, et il amusa prodigieusement Olivier en lui répétant les apostrophes fulminantes du colonel contre l'égoïsme.

— Mais, dit Léonie, toujours prête à excuser les autres, si le colonel a été prodigue et imprévoyant, ce qui ne peut se nier, qui nous dit qu'il soit personnel ou qu'il ait le cœur sec ?

— Oh ! tu prends en main une mauvaise cause ! dit son mari en riant.

— Alors, reprit-elle, souriant à son tour avec finesse, rappelons-nous du moins ce principe, que si nous n'avons pas de bien à dire des absents, il vaut mieux n'en pas parler du tout.

VI

Ce même soir, comme le colonel Bausset et sa fille étaient assis en face l'un de l'autre dans le petit salon algérien, le premier, déposant son journal, toussa légèrement, et se renversa nonchalamment dans son fauteuil.

— Gabrielle, dit-il, j'aurai demain quelques amis à souper ; je désirerais te donner quelques instructions à ce sujet.

— Demain ! s'écria la jeune fille, levant les yeux de dessus son ouvrage, demain !... répéta-t-elle avec un léger accent de reproche.

— Eh bien ! oui, demain ! Pourquoi pas, mon enfant ?

— Mais notre deuil est si récent, mon père ! dit-elle, le regardant avec une certaine tristesse.

— Oh !... notre deuil !... Il ne s'agit, tu le sais, que d'une parente éloignée.

— Mais j'ai vécu pendant deux ans sous son toit, répliqua la jeune fille avec émotion, et vous savez que je la regrette sincèrement !

— Sans doute, sans doute ; c'est d'un bon cœur. Moi aussi, je la regrette, — certainement, je la regrette. Les ans qu'elle a eus à ton égard ne peuvent effacer une amitié d'enfance.

— Je ne vous comprends pas, cher père, dit Gabrielle avec plus de vivacité qu'elle n'en laissait paraître d'ordinaire. Quelles promesses a-t-elle faites qu'elle n'ait pas tenues ?... Elle m'a traitée comme sa fille, me montrant une reconnaissance qui dépassaient de beaucoup les soins qu'il m'était vraiment doux de lui rendre ; elle a profité de tous les instants de répit que lui laissait son mal pour me conduire dans le monde, et cela malgré mes instances ; elle m'a même présenté des partis avantageux ; ce n'est pas sa faute si je n'ai pu me résoudre à me marier froidement, par calcul, par intérêt... Enfin elle a encore été fidèle à sa promesse en me léguant une petite rente...

— Oui, une « très petite » rente !... Ce n'est pas là ce que

j'avais espéré ; je pensais que le sacrifice que nous lui faisons, toi et moi, méritait mieux.

— Oh ! mon père !... vouliez-vous donc qu'elle déshéritât sans raison la fille de sa propre sœur, qui a une nombreuse famille !

— C'est bien, Gabrielle, n'en parlons plus. Tu comprends, en définitive, qu'il ne s'agit que de toi. À mon âge, et surtout après la vie rigoureuse que j'ai menée en Afrique, on se résigne facilement aux privations, seulement, j'eusse voulu te les voir épargnées.

Une expression de tendresse infinie se peignit sur le visage de la jeune fille, qui, se levant vivement, embrassa son père, puis s'assit à ses pieds sur un coussin.

— Et moi, dit-elle, je me serais réjouie surtout pour vous d'un surcroît d'aisance. Mais il ne faut pas en vouloir à ma pauvre tante, je vous assure qu'elle a agi comme elle le devait. D'ailleurs, cinq cents francs de rente, c'est une augmentation de revenu fort convenable à Marsay.

— Oh ! quant à cela, toi seule en dois jouir, mon enfant. Garde-les pour ta toilette, achète des chiffons, des livres, fais-les ce qu'il te plaira ; tu n'en dois compte à personne.

Gabrielle embrassa de nouveau son père.

— Comme vous êtes bon ! dit-elle avec émotion. Ma toilette absorbera peu de chose ; je suis industrielle et économe, je vous l'assure ; mais je serai si heureuse de pouvoir faire quelques aumônes !

— Tout ce que tu voudras, ma chère enfant... Et maintenant, parlons ménage.

Gabrielle eut soudain l'air embarrassé.

— Ne pouvez-vous remettre ce souper à... seulement à la semaine prochaine ? demanda-t-elle timidement.

— Impossible, j'ai invité ces messieurs aujourd'hui même, au café. Ce n'est, à tout prendre, qu'une réunion intime, qui ne blessera ni les convenances, ni même le sentiment de regret que nous éprouvons, toi et moi... Que veux-tu, ma fille !... Les vides qui se font autour de nous deviennent plus nombreux à mesure qu'on avance en âge, et l'existence serait trop pénible si l'on ne se resserrait un peu entre vivants... Quand, ainsi que moi, on touche à la vieillesse, la pensée de quitter bientôt ceux qu'on aime répand sur notre vie une ombre de tristesse qu'il est peut-être permis d'écarter un peu, pour jouir en paix des derniers soleils... Laisse-moi voir mes amis, mon enfant ; laisse-moi égarer pour toi cette triste maison !

L'attendrissement qui perçait dans ces dernières phrases n'était guère qu'un jeu de paroles ; mais Gabrielle se laissa prendre à cette émotion, plus factice que réelle chez son père, et elle foudit en larmes.

— Oh ! dit-elle, ne me parlez pas de me quitter ! Vous êtes encore jeune, chère père, faites tout ce qu'il faut pour éloigner la tristesse qui use et vieillit, conservez-vous pour moi !

Le colonel laissa passer ce petit accès de sensibilité, puis reprit, tout en caressant la chevelure blonde de sa fille :

— Dès demain, Gabrielle, tu prendras en main les rênes du ménage, n'est-ce pas ? Nos ressources sont très modiques ; ma pension en représente à peu près la totalité, mon enfant ; mais on vit ici à bon marché. Je pense qu'en te remettant chaque mois... deux cent cinquante francs, tu subviendras largement aux dépenses de la table et de la maison ? Les gages de Marianne sont peu de chose, elle blanchit et repasse. La vie matérielle est pour rien, et, pour ma part, je ne suis pas grand mangeur... Demain, aie-